

Jean-Noël Chrisment

# Poèmes

## *COUCHANT & AUTRES SCANDALES*

La fatigue, pelure amplifiée de soir (drogue douce)

*voix off* : April is the cruellest month, breeding/

c'est la peau des vieux qu'au bord des falaises  
le vent épiluche, elle est d'une race analogue  
à ta jupe de tweed, à ce fleuve de laize  
si grande que l'éclat d'un arbre sur la rive  
ne rejoint pas son double, bois cramé, sur l'autre.  
Cette peau elle singe une nappe aux convives  
des falaises : fleurts pourris, amours pas très chauds.  
Fabuleuse épiluchure où leur faim de ciel pèse  
avec un relent de terre dans les gencives,

moi qui fume au dessert, (et la peste ce vent!)  
j'en tire un coin comme un vieux plaid autour de moi  
dos nuque épaules, bon châte.

*voix off* : Lilacs out the dead land, mixing/

En arrière-plan  
l'air placardé de vent s'écroule dans le soir.  
Pancarte de rousseur plastifiée crac, tumulte.  
Elle est loin cette ruine moche d'horizon,  
à peine dans mes yeux gras de songe en résulte  
un effritement fin et noir, dans mes poumons

un rapt infime d'air, en quelque sorte effrois  
freluquets de la mort sous un tabac robuste.

Maintenant que la mort est facile à confondre  
avec du sable ou bien c'est un arbre en sciure  
me picotant l'œil et la gorge (une seconde  
avant, ta main rêvée m'attifait de verdure)  
je récupère enfin mon regard, mon haleine  
d'ogre. J'exhale un goût de poivre sur le fleuve.  
Foudroie par mes faucons ophtalmiques les haines,  
spleens & autres fumant de cheveux, d'herbe veuve,  
car ces fumigations ça vous jette un chahut  
à l'entrée du plein ciel un chambard d'oxygène

monstre, on croit des oiseaux, quel grabuge la vue  
les accroche, perdrix gazéifiées colombes  
et pfuitt cette candeur un coup d'œil suffit, plus  
grand-chose : débris mêlés au pollen des combles.  
Plus beaux que le printemps lunaire sur les dalles  
plus rapides que les faucons écarquillés,  
on admire vos yeux réchauffés de scandale  
bleu, vieillards dorés dans les fours de Chrétienté  
(vu qu'à Noël des lampes sur un parvis sombre  
ça tient de la braise de loin, sauf que c'est pâle)

Et du coup le vent bourre à gogo l'atmosphère  
de chaleur autour des églises, bon prétexte  
que vos yeux cuits pour que Dieu s'agite dans l'air,  
et autour des hangars seuls avec leur foin, ex-  
rayons de soleil fané, anciens cheveux blonds.  
On admire ta queue de cheval, elle tente  
un dialogue sinusoïdal avec ton  
coccyx, avec ta jupe élargie d'une fente  
sur le bas. Et rondeur, croupe, seins de latex  
odorants comme ceux que dans l'arbre refont

les fantômes femelles en crise d'amour,  
poires.

*voix off* : Memory and desire, stirring /

Ah les gredins de ciel, tout ventre et âme,  
je m'invite auprès d'eux mais au lieu d'air savoureux  
un cageot de poires — logiques seins de femmes  
mortes, distincts des corps invisibles confiés  
au poivre de la mort, bien détachés du temps  
sinon du poids d'amour. Car la publicité  
de la femme n'est pas dans ses tétins mais dans  
ce fruit qui ne paie pas de mine, je l'entame,  
je lui trouve un goût fade aux premières bouchées.

Terrifiante saveur, elle contient le suc  
et le sucre et en plus dorénavant la mort.  
Dans le calme, un beau soir, je devine caducs  
mon feuillage rêvé et le plumage sor  
de mon regard, et j'entrevois tout le chagrin  
qui somnole à mes pieds sous la fatigue blanche  
comme dessous la table dorment les bons chiens  
— & lorsqu'à le flatter de la main je me penche  
hé vertige, le goût de la mort est si fort  
dans la saveur du fruit et dans l'air du jardin.

On chancelle à ce goût félon de vieil avril.  
Voici par quoi la mort dupe l'eau de la chair  
qu'elle soit de la femme en personne ou du fruit  
et que l'une soit douce et l'autre semble fier  
d'avoir cette douceur. Je connais le mensonge  
admirable, l'horreur gentille de beauté,  
ces cadavres de chiens où les racines plongent  
qu'elles soient de l'amour ou de l'arbre fruitier  
— & concentrique à leur bel âge une colère  
tourne à jamais comme une bête mise à longe.

Et là tiens,

*voix off* : Dull roots with spring rain.

renversant leur nuque aux chers engrais  
parce qu'un vent galeux déclenche un essorage

de colombes, les vieux malgré leur ouïe maigre  
entendent bien cette colère des parages  
hennir. Hoo! douleur satellite, énorme frin-  
gale d'herbe et de ciel. Ou parce qu'un retour  
de mémoire par les aïe cheveux les retient?  
La fièvre les cajole et gifle tour à tour  
comme le vent ressemble au foin sur le visage  
ou c'est un fouet cuisant leur peau de parchemin.

Avec l'eau sèche de leur crâne, la farine  
des jours pulvérisés ruisselle sur leurs pas.  
Et le bronze des soirs d'été en parquerine.  
Et ces vertiges secs, ces lyophilisats  
de fraîcheur maintenant rendus à de pseudo-  
fontaines, simagrées d'eau claire. Ah blancs cheveux  
un songe frais vous douche d'un mirage d'eau  
et cela prend l'aigreur de l'été quand il pleut.  
Tout un ciel frais coule à terre depuis leur scalp  
vers les charbons, les strates de chagrins et *ciao!*

Ensuite le vent tombe et le soir. Un sommeil  
obstiné comme un vieux chambellan les a pris  
par le coude chacun (tout ce gâchis de ciel  
hydratant l'herbe derrière eux tout ce gâchis  
de fraîcheur) et guidés vers la barque la chambre.  
Résidus : ciel en flaques, poussière, épluchure  
de fatigue. C'est l'eau et le désert ensemble  
que la mort tu crois? Et le fumeur tirant sur  
son mégot dans ces vestiges de vraie chienlit  
tremble que ton odeur soulève un pire esclandre.

*LA MER COMME ALIBI, 1905*

C'est vrai qu'un litre de mer tient  
dans cette caisse de bois fin.  
Bien sûr le crabe de sa main  
gauche, l'eau que son œil lui fait  
l'eau claire où traverse l'archet,

confirment le ton vert du chant.  
Des dizaines de soleils blancs  
sur elle, spots, projos (et dans  
le noir les clients de la mer  
ont les oreilles d'un beau vert)

sur elle donc, cheveux enduits  
d'encre de Chine ou tu me dis  
de quel aussi profond vernis,  
elle est en sueur, non c'est l'eau  
de la mer qui sort de sa peau.

Sa peau feint une varicelle  
dorée, fragments de caramels,  
taches fines comme un sommeil  
où rêver de ses mains ses mains.  
Elle célèbre un temps de juin

sur la mer par définition.  
Faut-il repeindre en vert les sons?  
Elle est assise au bord, violon  
sur la joue, le bras comme on couche  
un fusil,  
et qu'Éros te touche!

## CHAISE

Voir l'avance nègre vers la plage  
depuis l'ombre des pins, et le calme sur eux  
sur la terre si courte,  
les pistes couvertes d'aiguilles sans heure.  
Voir si le temps tient le pari d'une robe légère.

*La luce langue*, chant de femme ténébreuse  
sur fond de mer bleu-roi  
(ce frottement des cordes beau comme un reflux)  
Il faro spegnesi ch'eterno scorre per gl'ampi cieli.

Et toi Macbeth, plus noir entre les voix carrées de l'ombre,  
tu deviens chaise & tuyau de tabac & maudite rangaine, sec.  
L'idée pèle ton corps par lambeaux de mourir  
— comme au serpent la peau s'en va.  
Ah ton cœur serait donc sec et poisseux,  
sorte de cône impliqué dans une affaire de résine  
et de Cafard!

Quelle drogue te lézarde à ce point,  
quelle félonie du sable ou de l'air,  
à ce point que mourir ne te ferait plus froid ni chaud?

Tu deviens presque une peau morte  
— à n'avoir pas choisi peut-être avant la mue  
le bon parti : reptile encore ? ou bien seulement peau ?  
Tu sèches comme un cuir, malgré tes cuves d'eau  
dans la voix par exemple à dire Bonsoir  
ou parier sur le bleu demain :

Lune précise. La marée suit des mat-  
hématiques d'amour, cf. sous les pins les filles.  
Sous les pins de misaine, les filles qui vont  
piétiner d'anciennes horloges.

Avoir beau temps d'un arbre à l'autre.  
Avoir beau remonter le cours des odeurs

jusqu'aux herbes, plantes, fruits, jus-  
qu'aux menuiseries de l'arbre sous l'écorce,  
et garder cette poisse macabre à la peau malgré tout  
— scarabées fabuleux écrasés par endroits  
sur la peau? Colle noire,

GOUDRON.

La mort est sale, paraît-il, comme la plage.

## X CORPS

Tas d'odeurs, flemme d'arbustes  
l'air carré les secoue.  
En rafraîchit les poils axillaires qui puent  
et râcle l'intérieur du nez.

Ici dans la clarté rétrograde et le bleu  
qu'un grabuge de vent chiffonne, plusieurs  
couples compacts  
s'allongent dans les coins de l'herbe.

Trois surtout : celui d'*avant*, celui d'*après*  
et l'actuel, plus sobre et moins sobre  
(sans dire les autres séparés du temps)  
Jeux cunéens, raillons-nous des chronologies.

Ces variantes, de brefs délais  
entre elles,  
courts espaces de gazon,  
les unissent à la cohésion du temps.

Et parfois nous les regardons pour rire.  
Tu les désignes d'un doigt clair :  
« Regarde, c'était nous hier » ou  
bien « nous serons ainsi tout à l'heure ».

Fadeur des corps, poivrons-nous le rachis!  
Rien, qu'attendre l'heure du thé.  
Je suis Philip Marlowe, lui dis-je etc.  
Il faisait aussi chaud que la veille à Pasadena.

## USAGE DE L'OMBRE

Appuyer l'ombre (la repeindre au besoin)  
sur le crépi, se rafraîchir dedans,  
voilà comment résoudre le chagrin  
qui flambe dès la flexion du vent.

Encore si l'air s'agite autour de vous,  
la peau brûlante paraît douce  
(poilue devient glabre),  
consolée d'un projet de pluie,  
ou si  
vous restez dans l'aisselle d'un arbre.

Mais que flanche le vent d'un coup,  
que l'automne déçoive l'arbre exaspéré  
par son vert tendre,  
alors ni le bleu  
inerte ni le vert en sursis qui énerve  
son arbre et vous non? suffisent  
pour éteindre le mal, le feu.  
Arrache-toi vite le mal de vivre et de  
ne pas, comme une veste en feu!

Et puis c'est l'ombre sur la peau  
d'une muraille qu'il te faut,  
et peindre par-dessus en noir  
si besoin, et rester là pour voir  
ce qui arrive.



## ARBRE

### 1

Le soleil est acquis pour les herbes.

Comment boudier leur accueil vert  
(joues, menton du jardin rasé de près)  
et comment refuser la chaleur, du soleil  
sur les peaux, mais entre les peaux surtout,  
voilà :

rester debout sous le premier arbre  
venu. Mais que faire de l'ombre ensuite,  
et de l'intervalle entre les deux corps?

On écrase les fleurs de l'arbre  
au moyen de doigts, ongles et dents,  
& les feuilles. Stroma vert & blanc  
pour faire du désir,  
et du poivre noir par-dessus comme  
des grains de la mort sur les peaux.

Le soleil est acquis pour les herbes,  
mais pour le désir pas.

### 2

Élution des corps dans le bleu  
dès le premier arbre quitté, ça vous étonne?

## *LE SOIR, LE TABAC*

Entre les voix jetées sur le noir,  
cette pourriture des oreilles, tu sais  
ça commence par la peau, la chair, puis

le cartilage etc., tout l'intérieur.  
Quoi d'autre engendre l'air qui borde  
les têtes dupées de cheveux et de cuir!

Peur, à la peur évalue le printemps.  
Comme l'éclat d'un vert ou d'un œil  
gai, au noir.

Et l'ordre calme du tabac (surtout l'odeur)  
régit les intervalles noirs, les creux  
entre les lampes, les voix : tubérosités  
paradoxaes sur l'œil, sur l'oreille.

Ordre qui pue d'ailleurs aux nez bleus,  
cartilage en beau ciel plastifié,  
comme la peur au nez du printemps.

## LE TEMPS ÉCRASÉ

C'est pourquoi la mer est simple,  
comme sur un cliché : verte, plane.  
Réussir une photo de ça est l'enfance  
de l'art. Et le ciel est d'une beauté cannibale,  
sans oiseaux.

L'air

et les palmiers sages confirment l'impression  
de vie calme, de bonheur plat  
— surtout la *luminosité* de l'air,  
incroyable cette luminosité non?  
Pourtant nos corps évoluent (ah qu'ils bougent!)  
dans une profondeur de champ paradoxale,  
pour une photographie je veux dire, si  
nous étions réellement sur une photo, vu  
la netteté de l'île en face et des voiliers  
au mouillage dans le second plan.

A midi quelqu'un se retourne vers moi,  
une femme très belle, et déclare une chose étonnante :  
grosso modo que notre chance d'exister vraiment  
sur une image, à partir d'une photographie,  
tiendrait dans une imperfection technique!

Bravo, qu'on tire son existence humaine  
d'un défaut de cadrage,  
d'un flou,  
d'une mise au point désinvolte, ou que sais-je.  
Mais si le paysage avec nous dessus n'est rien qu'une photo,  
puisqu'elle est forcément réussie (voir plus haut),

l'alternative est claire :  
ce n'est pas sur une photo qu'on existe ce matin ;  
à moins qu'on n'existe pas, dommage avec ce beau temps!

Puis trois détails contredisent l'impression  
d'exister seulement comme des images, sur un papier :

1. le son épais des voix ;
2. l'eau qui rabâche une réfutation du temps,  
au moyen d'un petit ressac ;
3. le poids de l'air sur nos mains (Torricelli, 1643)

La sagesse de l'air et des palmiers,  
on la désigne d'une main calomnieuse :  
tu vois la Paresse de l'air et des palmiers?  
ce geste veut dire. Et la mer plane et verte, hein?

La mer, sur vingt centimètres de plage,  
répète un éternel morceau de temps  
(on est plusieurs à voir dans un petit ressac  
une assez bonne approche de l'éternité).  
« Il faut que le temps n'ait pas lieu » dit-elle,  
façon de m'aguicher comme une autre.

*Je ne dis pas non,  
mais comment Morel a-t-il eu cette idée?*

Ni paresseux ni sages, les palmiers. Attentifs.  
Ce qu'ils attendent? Le signal que  
l'éternité flanque, et son duplicata de paradis,  
que le temps reparte, morbleu!  
Mais leur attente se joue dans l'espace?

Sinon l'espace, quoi? les tient en haleine  
comme des lecteurs d'histoires énormes.

*De J.-N. CHRISMENT, cette suite de poèmes choisie avec l'auteur est la première publication.*